FILS DE PAUVRE

(Mouloud Feraoun)

1

L'année même où il perdit ses tantes, alors qu'ils souhaitaient tous un peu de bonheur, Fouroulou eut un frère, qu'on appela Dadar, et dont la venue réveilla la rage impuissante de Helima.

Fouroulou en perdant son titre de fils unique prit celui d'aîné qui comporte, lui expliqua-t-on, certains devoirs pour l'avenir, quand le petit sera grand, et beaucoup d'avantages dans le présent. Pour commencer, il eut sa part de toutes les bonnes choses (œufs, viande, galette) que sa mère mangea pour guérir. Plus tard, le petit ayant symboliquement sa part de tout ce qui se partageait, on faisait mine de le lui donner et la main déviait vers Fouroulou qui recevait ainsi deux fois plus que les autres. Les sœurs n'avaient rien à dire: un frère peut bien céder ce qui lui revient à son aîné. Tant pis pour elles si elles ne sont que des filles.

Voilà donc au complet la famille Menrad. Sept personnes. Une seule travaille et rapporte. C'est le père. Il se démène comme un diable, ne perd aucune journée, ne se permet et ne permet à personne aucun luxe. Il tremble à l'approche des « aïds » qui engloutissent les sous. Il tremble à l'approche de l'hiver qui engloutit les provisions. Fouroulou, son frère et ses sœurs grandissent comme ils peuvent. Mais, somme toute, ils passent ainsi une période paisible dont Fouroulou ne garde qu'un vague souvenir. Il ne se rappelle avec précision que les mauvais moments de son enfance. Il avait onze ans environ lorsque son père exténué par la fatigue tomba gravement malade. C'était la fin de la saison des figues. Ramdane avait passé auparavant toutes les nuits au champ, surveillant le séchoir. Un matin, il remonte à la maison les yeux enfoncés dans leurs orbites, le corps brûlant, les lèvres blanches. Il s'affaisse en gémissant sur le sac de feuilles de frêne qu'il a rapporté péniblement sur son dos. Vite, une natte une couverture, un oreiller tout rond et aplati. Il se couche et refuse de manger. Il gémit toujours. Sa femme croit que ça passera; les filles se demandent s'il faut pleurer. Fouroulou est impassible du moment que ça ne le concerne pas. D'ailleurs son père est fort. Il peut supporter la maladie.

- Les bœufs n'auront rien pour la nuit, le sais-tu? dit la mère. Alors, tu ne peux vraiment pas remplir un sac ce soir?

- Non, je suis malade. Va au champ avec tes enfants.

- Montez sur le frêne du milieu, le plus doux de tous, le plus facile aussi. Je voulais le réserver pour les dernières bouchées. Puisqu'il en est ainsi, allez-y. Ne laisse pas monter Fouroulou. Il fera boire les bœufs. Je voudrais dormir. Qu'ils aillent jouer dehors.

Le soir, la mère revient. Elle le harcèle.

- Ça ne va pas mieux? En t'aidant d'un bâton, tu pourrais peut-être

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

aller garder nos figues. Il suffit que les gens te voient passer. Ta présence éloignera les voleurs.
- Appelle mon frère. Il me remplacera cette nuit. Tiens! dis-lui de venir. Envoie-lui le petit. Donne-moi encore à boire.
- Tu veux que j'appuie de mes mains sur quelque endroit qui te fait mal?
- Non! j'ai mal partout.
- Une grappe de raisin? Il voudrait plutôt un peu de couscous avec du lait bien aigre. Cela réveille!

Ramdane ne répond plus. Il ferme les yeux. Il ne les ouvre que pour recevoir son frère. Lounis constate, lui aussi, que ce n'est rien. Il ira coucher au champ. Mais le lendemain, de bonne heure, il part en voyage pour une semaine.

Dans la nuit, le malade délire. Il dit des choses incohérentes ; il s'adresse à sa mère qui est morte; il étouffe, il vitupère des personnages inconnus et invisibles, il dit qu'ils le menaient. La femme ne dort pas, les perdants se réveillent. Ils sont muets et tremblants.

- Ce sont des djenouns, dit la mère, votre père se bat avec eux depuis une heure.

Fouroulou se fait tout petit, il souhaite que les djenouns ne s'aperçoivent pas de sa présence. Ils ont terrassé son père. Ils sont si forts!

Le lendemain, quoique habitué à dormir tout son saoul, il se lève sans trop de difficultés avec le soleil pour accompagner sa sœur Baya au champ. Ils doivent sortir du gourbi les claies de figues au séchoir, en ramasser d'autres sous les figuiers, faire paître les moutons et rapporter le sac de feuilles de frêne cueillies par l'oncle au clair de lune. De retour à la maison, il sait qu'il aura à faire boire les bœufs à l'abreuvoir et que l'après-midi il retournera au champ pour rentrer les figues à l'intérieur du gourbi, remplir le sac pour les animaux et chercher parmi les buissons du bois sec pour le kanoun. Il pense que son père sera content de lui.

À la maison, il trouve un vieux cheikh en train d'écrire une amulette. Le père est assoupi. Le marabout réveille le malade pour l'interroger. Ramdane répond raisonnablement aux questions. N'empêche que, d'après le taleb, les djenouns ont été dérangés pendant la nuit, à côté d'une source, près du séchoir et qu'ils sont entrés dans le corps parce qu'on n'a pas pris la précaution de les conjurer en prononçant la formule habituelle, quelque chose comme « vade retro, Satanas ». Donc, tous les torts sont du côté du malade. Maintenant, pour les chasser, il faut tuer un bouc et encenser le bas-ventre du malade avec une feuille de laurier-rose écrite des deux côtés. Cette dernière opération sera répétée trois fois. Pour éviter les confusions, trois feuilles de laurier portent chacune une, deux ou trois barres tracées par le taleb.

Fouroulou a une sainte terreur des djenouns. Il s'en voudrait de les

contrarier tant soit peu. Mais il se rappelle fort à propos une petite anecdote racontée par son maître, lequel, pour faire plaisir à sa vieille mère qui lui demandait une amulette, lui apporta, un jour, un petit papier proprement plié, contenant tout le texte de « La Cigale et la Fourmi ». Donc, pour montrer à ses sœurs qu'il est un esprit fort et qu'il n'est pas dupe du vieux turban qui vient leur soutirer dix francs, il raconte l'anecdote de l'instituteur en ajoutant que la cigale et la fourmi ont guéri la vieille mieux que ne l'aurait fait une véritable amulette. Mais, pour faire ouvertement cette audacieuse critique, il doit attendre le départ du cheikh et l'assoupissement du père. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Quand le père a les yeux ouverts, qui vous dit que ce ne sont pas les démons qui l'habitent qui vous lorgnent, vous guettent et peuvent subitement changer de domicile et venir habiter chez vous ? Dans ces moments-là Fouroulou, son maître a beau dire, se tient prudemment à l'écart!

Ses craintes sont pourtant bien vaines, car les djenouns ne se décident pas à quitter leur victime. Un deuxième, un troisième marabout ne réussissent pas mieux que le premier. Dans ses instants de lucidité, le père dit bien qu'il ne « loge » rien du tout, mais quand il se remet à délirer, il est difficile de le croire.

Son frère Lounis revint enfin de voyage et fut tout étonné de le trouver plus malade encore. C'était vraiment sérieux. Comme un malheur ne vient jamais seul, on avait cassé la porte du gourbi, une nuit où l'on n'avait trouvé personne pour le garder. On avait saccagé des claies, volé une bonne partie des figues. Lounis prit la direction de la maison. Il se mit d'accord avec le propriétaire pour vendre les bœufs qu'on ne pouvait plus entretenir. La part du bénéfice servit à soigner le malade. Elle ne dura pas longtemps. Il fallait de la semoule et de la viande une fois par semaine. On tua un deuxième bouc et de temps en temps une poule. L'aïd approchait, on dut acheter des gandouras aux enfants. On vendit l'âne et un mouton. Bref, le pauvre Ramdane était ruiné avant même d'entrer en convalescence. Lounis, pour sauver son frère, dépensait inutilement sans compter. Il apportait de la viande, c'était les enfants qui la mangeaient; on préparait du café, le malade n'en buvait qu'une tasse. Lorsque enfin il put manger, Ramdane ne trouva ni provisions ni argent. Alors il emprunta à cinquante pour cent pour reprendre des forces et pour nourrir les siens. C'était l'hiver, il dut continuer à emprunter jusqu'au printemps.

Quand ses forces revinrent en même temps que les beaux jours, il put mesurer avec effroi la profondeur de l'abîme où la maladie l'avait plongé. La misère était à ses trousses. Pour la première fois depuis le partage, il se rendit le cœur gros chez le cadi-notaire, apposer ses deux pouces au bas d'une reconnaissance de dette. Il hypothéqua son champ et sa maison. Ce jour-là, un jour de marché, si Fouroulou a bonne mémoire, son père, surmontant son chagrin, avait rapporté un chapelet de tripes. Elles parurent amères à tous.

Quelque temps après, laissant sa famille aux soins de son frère,

Ramdane quitta, un matin, son village pour aller travailler en France. C'était l'ultime ressource, le dernier espoir, la seule solution. Il savait très bien que s'il restait au pays, la dette ferait boule de neige et emporterait bientôt, comme sous une avalanche, le modeste héritage familial.

2

Le soir qui précéda le départ, aucun de ses enfants ne s'en doutait. Mais le hasard voulut que Fouroulou se réveillât pendant la nuit. Son père ne dormait pas. Il priait dans l'obscurité. Il priait à haute voix, demandant à la Providence d'avoir pitié de lui, de venir à son aide, d'écarter les obstacles de sa route, de ne pas l'abandonner. Puis, dans un élan désespéré, il l'implorait de veiller sur ses enfants. Dans le silence de la nuit, le ton était grave et profond. Chaque demande était suivie d'une confession émouvante. Ramdane dépeignait son embarras, sa misère. Il sembla à Fouroulou qu'une présence surnaturelle planait au-dessus d'eux et entendait tout. Il était perplexe. Il lui suffisait d'étendre son bras pour toucher son père, car il dormait toujours à côté de lui. Pourtant, il retint sa respiration et ne bougea pas. Il se demandait ce qui arrivait. La douleur de son père lui serrait la gorge et des larmes se mirent à couler silencieusement sur ses joues.

Tant que dura la prière, il ne put fermer l'œil. Il essaya de découvrir le nouveau tourment de la famille. Ne trouvant rien, il se dit que peut-être tous les pères prient ainsi en secret, lorsque leur famille a beaucoup d'ennuis —ce qui était le cas des Menrad— il le savait très bien. Alors, il joignit de tout son cœur sa prière à celle de son père et s'endormit sans savoir comment.

Le lendemain matin se levant le dernier, comme d'habitude, il trouva sa mère et ses sœurs tout en pleurs. Le père était parti à l'aube, et, pour ne pas accroître son chagrin, il avait préféré partir à l'insu de tous, sans embrasser personne. Il venait de renvoyer à un ami sa gandoura et son burnous. Il partait dans la veste et le pantalon français que lui avait donnés un cousin et qu'on l'avait vu rapiécer avec application la semaine précédente.

Fouroulou se rappela ce qu'il avait entendu au milieu de la nuit. Sa mère, avec un pauvre sourire, lui dit qu'elle avait entendu, elle aussi. Elle manifesta une satisfaction visible en constatant que son fils n'avait pas dormi. Les filles furent un peu honteuses de leur mauvaise conduite. Elles n'aimaient donc pas leur père, puisqu'elles n'avaient pu se réveiller?

- Non! pensa Fouroulou. Cela démontre simplement que ma mère ne peut pas compter sur elles, mais qu'elle peut compter sur moi pendant l'absence de mon père.

Cette réflexion l'empêcha de pleurer comme ses sœurs. Il les consola un peu et partit pour l'école. Seulement, de temps en temps, quelque chose se contractait dans son ventre, dans sa poitrine et semblait

grimper dans sa gorge.

Vingt-deux jours après, la première lettre arriva. Elle avait été remise par l'amin. Personne n'osa l'ouvrir avant quatre heures, en l'absence de Fouroulou qui était en classe. Il prit le message des mains de Baya et embrassa l'enveloppe. Tous l'entouraient. Son petit frère Dadar le tirait par sa gandoura et lui disait: «Vite, montre-moi mon père ». Il hésitait. Il était au cours moyen, mais une lettre, c'est difficile, il faut expliquer. Pour plus de sûreté, il décida d'appeler un ancien qui avait quitté l'école avec le certificat. Le savant ne se fit pas prier. Il vint, ouvrit la lettre d'une main sûre et se mit à traduire. Au fur et à mesure qu'il lisait et traduisait, Fouroulou se rendait compte qu'il pouvait en faire autant. Ses yeux brillaient de joie. Il n'y avait qu'une expression qui pouvait l'embarrasser: «il ne faut pas vous faire de mauvais sang».

Le père est « en bonne santé », il « espère » que ses enfants se trouveront « de même ». Il travaille, il ne tardera pas à envoyer un peu d'argent. Il demande à ses enfants d'être sages, d'obéir à leur mère. Il ne faut pas mener la chèvre dans le champ d'oliviers où il y a de jeunes greffes; il ne faut pas négliger de suspendre au bon moment des dokkars aux figuiers. La lettre est pleine de recommandations. Il donne ses ordres exactement comme s'il était là. Tel frêne sera effeuillé le premier, tel figuier sera arrosé dès les premières chaleurs, le fourrage de tel endroit sera réservé à la chèvre, l'autre sera vendu. Suivent des questions de toutes sortes sur les provisions laissées à la maison, sur les voisins, sur l'oncle. Il termine par « le grand bonjour à toute la famille, chacun avec son nom » et « le bonjour de l'écrivain », celui qui a écrit la lettre sous la dictée de Ramdane.

Tout le monde est content. La famille entière, rassemblée autour des deux écoliers, voit le père à travers la feuille de papier. On répond sur-le-champ. On a tout ce qu'il faut pour cela. Le diplômé s'accroupit sous l'œil vigilant de Fouroulou. Il pose une feuille vierge sur un vieux livre de lecture et plonge la plume dans l'encrier tenu par Fouroulou.

Celui-ci n'osait pas faire la première lettre. Il savait qu'il existe certaines formules d'usage et il ne connaissait pas ces formules. Il se promettait in petto de les apprendre et de ne plus avoir recours à qui que ce soit pour sa correspondance. Il apprit donc la façon de terminer la lettre avec les « mille bonjours », « ton fils dévoué » et « réponse urgente ». Sa jalousie ne lui permit pas de remercier chaleureusement son camarade auquel il signala même, avec franchise, deux fautes d'orthographe. Le lendemain, il porta la lettre à l'école d'où elle devait être remise au facteur. Le maître s'étonna de ne pas reconnaître l'écriture de son élève et lui dit qu'il le croyait capable d'écrire à son père.

Mais une quinzaine de jours plus tard, Fouroulou présenta une seconde lettre à l'instituteur. Sur l'enveloppe s'étalait l'adresse du père, comme un échantillon de sa plus belle écriture: « Menrad

Ramdane, 23-, rue de la Goutte-d'Or, Paris, XVIIIe ».

Le maître jeta un coup d'œil, comprit que Fouroulou attendait quelque chose.

- C'est bien! lui dit-il, et Fouroulou s'en alla.

La troisième lettre qu'écrivit Fouroulou à son père commençait ainsi: « C'est avec joie que je t'écris pour t'annoncer que je suis admis au certificat... » Cette formule apprise à l'école, lors d'un compte-rendu de rédaction - « supposez que vous êtes reçu, vous annoncez la nouvelle à un ami » -, lui parut belle en elle-même et digne d'être lue à Paris. Comme elle traduisait la réalité, elle lui parut plus belle encore et digne de sortir de la plume d'un nouveau diplômé. Il était fier à l'avance de l'effet qu'elle produirait sur « l'écrivain » de son père.

Il venait de réussir au certificat avec deux de ses camarades. L'examen avait eu lieu à Fort-National, à une vingtaine de kilomètres du village, une vraie ville, avec beaucoup de Français, de grands bâtiments, de belles rues, de beaux magasins, des voitures roulant toutes seules. Ce n'était plus Tizi. Tout lui parut beau, propre, immense. Et penser que les gens disent que c'est un petit village!Il eut le temps de visiter la ville car il s'y rendit la veille de l'examen. Il fut surpris et heureux de constater qu'il savait le français. Il était étonné d'entendre des gamins parler aussi bien que lui mais avec un accent beaucoup plus agréable.

Aujourd'hui encore il entend l'appel des candidats: voilà l'inspecteur, les examinateurs, beaucoup de roumis authentiques. Il est en classe, devant une rédaction et des problèmes. Il reprend ses esprits, fait de son mieux, réussit, passe l'oral. Où est sa timidité habituelle? Il répond, il n'a pas peur, ce n'est plus le même, son maître ne le reconnaîtrait pas.

Au village, ses deux camarades et lui revinrent dans la nuit, très fatigués. Ils furent les premiers levés pour annoncer l'événement aux maîtres, aux élèves. On les félicita. C'étaient des prodiges. Fouroulou nageait dans la joie et l'orgueil. Son père ne devait pas l'ignorer.

Il reçut la réponse attendue avec une somme de deux cents francs. La lettre et l'argent avaient été remis à un ami qui revenait de France et qui avait habité à la même adresse que le père. Lorsque cet ami arriva au village, on alla l'interroger dans sa propre maison. Il embrassa Fouroulou « à la place de son père » et donna l'argent à la mère. Puis il tira de sa valise un grand catalogue d'une maison de chaussures et un roman d'amour: « Collection Gauloise », entourés d'une ficelle:

- Alors! il paraît que tu es instruit, toi? Eh bien, voilà des livres que ton père t'envoie. Il est très content, tu sais.

Et Fouroulou prit le paquet.

3

Au mois d'octobre suivant, au lieu de quitter l'école, Fouroulou décida d'y retourner pour préparer le concours des bourses. Dans

son for intérieur, il savait qu'il serait plus utile à la maison comme berger. Mais ses camarades du certificat n'abandonnant pas l'école, il ne pouvait faire autrement que de les imiter. Et puis les seuls animaux étaient la chèvre et son petit. Cette chèvre n'avait pas besoin d'un gardien spécial. On l'avait intégrée au troupeau du village. Tous les trente ou quarante jours, il pourrait s'absenter une demi-journée pour mener paître au mechmel les habitués de ce troupeau. Après quoi, il serait tranquille jusqu'à ce que son tour revînt. À la maison, la chèvre n'est guère difficile à nourrir: un petit sac de feuilles de frêne en été, quelques brassées d'herbe au printemps, un fagot de rameaux d'olivier ou de chêne-liège en hiver, une botte de fourrage quand on en a. Si, avec tout cela, Fouroulou et son frère n'ont pas du couscous au lait à volonté, on pourra dire qu'elle est ingrate.

Il est certain que les bergers se livrent à d'autres occupations que la garde de leurs animaux: ils surveillent les propriétés, cherchent du bois, ramassent les olives ou les figues selon les saisons, mais Fouroulou n'a pas deux grandes sœurs pour rien., il peut aller à l'école sans déranger personne. Sa mère et ses sœurs se chargent des travaux des champs. Son père envoie assez régulièrement les cent cinquante ou deux cents francs nécessaires pour acheter de l'orge. Son oncle Lounis fait venir des marchés ce dont on a besoin.

Ce n'est qu'à la saison des olives qu'il envie un peu ceux qui ont quitté l'école. Les grives et les étourneaux s'abattent par milliers sur les olivettes. Pendant que les hommes se hâtent de gauler les fruits, les femmes de les ramasser, les ânes de les charrier, les bergers, eux, se livrent passionnément à la chasse. De grands espaces sont envahis de lacets. Chacun en place deux cents, trois cents ou même cinq cents. Les garçons partent le matin, par un froid glacial, changer les appâts - de belles olives brillantes - puis ils se rassemblent par groupes sous de gros oliviers, sur une colline voisine d'où l'on peut surveiller les pièges. Ils allument du feu pour réchauffer leurs pieds et leurs doigts et attendent fiévreusement le moment pour faire leur ronde.

Pendant les jours de congé, Fouroulou a connu, lui aussi, ces attentes palpitantes et pleines d'espoir. Les gamins en perdent l'appétit et ne sentent ni le froid, ni la pluie, ni les épines. Lorsqu'ils voient un étourneau s'arc-bouter au bâton flexible enfoncé dans le sol et tirer sur la ficelle, ils sont payés de leurs fatigues. On égorge les oiseaux, on les plume, on en remplit les capuchons, mais on rapporte vivants ceux de la dernière visite du soir. Devant l'école, si par hasard les élèves viennent de sortir, les bergers vont à leur rencontre pour faire envier leur sort.

Fouroulou a essayé plus d'une fois de mettre des lacets dans son champ. On les lui vole quand il est en classe. Sa colère atteint le comble lorsqu'il constate, en même temps, la disparition du lacet et de la grive capturée. Il se venge en souhaitant de tout son cœur le départ de ces oiseaux « migrateurs »— un terme qu'il explique

complaisamment à tout le monde— et attend avec impatience le mois de mars qui marque la fin de la chasse et de la campagne d'olives.

Ayant sacrifié ces plaisirs pour l'étude, il ne lui restait plus qu'à réussir au concours. C'est ce qu'il fit brillamment. Le sujet de la rédaction lui allait bien: « Votre père, ouvrier en France, est ignorant. Il vous parle des -difficultés qu'y rencontrent ceux qui ne savent ni lire ni écrire, de ses regrets de n'être pas instruit, de l'utilité de l'instruction. » Son père étant justement dans ce cas, il put imaginer son embarras, quand il faisait son marché, quand il cherchait du travail, quand un contremaître lui donnait un ordre. Il put le supposer s'égarant dans un métro ou une rue. Il lui reconnut l'impossibilité de garder les secrets de famille puisqu'il devait faire écrire ses lettres par d'autres. Bref, les idées ne manquant pas, il fit une bonne rédaction. Quant aux problèmes, tout le monde avait confiance en lui. C'était sa matière préférée. Il brilla à l'oral et revint chez lui sûr d'avoir réussi.

Il pensait déjà à la belle phrase pour annoncer son succès à son père. Mais, cette fois, il n'eut pas à l'employer. Sa joie fut de courte durée. Amar, un jeune homme du village, venait d'arriver de Paris et apportait, lui, de mauvaises nouvelles. Il rencontra Fouroulou prés du café et, comme le garçon lui embrassait la main pour lui souhaiter la bienvenue, il prit un air triste et dit:

- Tu viens me demander si j'ai vu ton père? Oui, ne t'inquiète pas, je l'ai vu. Va me chercher ta mère, j'ai une commission pour vous.

- Il t'a remis une lettre? Donne-la-moi!

- Elle est dans ma poche. Que ta mère vienne d'abord, dépêche-toi.

La mère arrive en toute hâte.

-Nana Fatma, dit l'homme, tes enfants ont de la chance.

Renouvelle ton offrande à la kouba du village. Ton mari a failli mourir. Maintenant, il est sauvé, n'aie aucune crainte. La pauvre femme et son fils devinrent pâles.

- Que lui est-il arrivé? Dis-tu la vérité? S'il est mort ou en danger, inutile de le cacher, je suis courageuse n y a deux mois qu'il n'a pas écrit.

- Mais non! je te dis qu'il est guéri. C'est un tombereau qui l'a blessé à l'usine. Il a été hospitalisé. Bientôt, il reprendra son travail. Tiens, voici deux cents francs qu'il vous envoie.

- Il est encore à l'hôpital?

- Il était sur le point d'en sortir, la semaine dernière.

- Et l'argent? Il l'avait sur lui!

- Oh! Il m'a dit de vous remettre deux cents francs. Les voilà. Je peux vous en donner davantage si vous voulez. Voici la lettre, Fouroulou. Il vous dit de vivre en paix avec tous vos voisins. Oui, ne vous inquiétez pas pour lui. Il a souffert, mais il guérira. Dieu n'a pas voulu priver tes enfants de leur père.

La mère et l'enfant rentrent tristement chez eux. Lorsque les sœurs arrivent du champ, tout le monde se rassemble autour du kanoun.

L'angoisse se lit sur tous les visages. Fatma de temps en temps essuie ses yeux avec un pan de sa fouta. On pleure silencieusement car il faut cacher ce malheur aux voisins.

L'oncle Lounis rentre le soir. Il a appris la nouvelle avec beaucoup de détails. Il veut rassurer les enfants. Il n'est guère rassuré lui-même. Est-ce plus grave que ne l'a dit Amar? Peut-être a-t-il caché quelque chose. La mère supplie Lounis de dire ce qu'il sait. Lounis jure que l'état de son frère ne l'inquiète pas. Il veut emmener les deux garçons souper chez lui. Fatma refuse. Il sort mécontent. Chacun est triste et irritable Le désespoir étreint toutes les gorges. La lettre ne contient rien de bon. Des recommandations laconiques : «... Je vous envoie deux cents francs. Tâchez de les faire durer. Je n'enverrai rien d'ici quelques mois. Si vous manquez d'argent, vendez la chèvre et un arbre... »

Le lendemain, à l'école, le maître, commentant un résumé de morale, dit à peu près ceci: «L'enfance, c'est l'âge heureux! Vous, écoliers, vous n'avez d'autres préoccupations que de vous instruire ou de vous amuser. Vous avez le sommeil tranquille, vous ne pensez à rien. Quelquefois votre père passe toute une nuit sans dormir, tourmenté par toutes sortes de difficultés. Il pense à ses enfants, aux créanciers qui le tracassent, aux ikoufan vides. Vous êtes insouciants, vous ne connaissez aucun de ses tourments. » C'est faux! c'est faux! pensait Fouroulou pendant que son maître parlait. Il avait envie de le lui dire. Non! les enfants sont plus sensibles que cela. Ils partagent les misères de leurs parents.

Bientôt les nouvelles les plus extravagantes circulèrent sur le compte de Ramdane, plongeant dans la détresse la malheureuse famille: on l'aurait amputé d'une jambe, peut-être des deux; certains disaient qu'il était aveugle, d'autres enfin qu'il était mort. Lounis alla à Tizi-Ouzou et envoya un télégramme avec réponse payée au patron de l'hôtel où logeait son frère. Le télégramme revint, une lettre le suivait de près. Un Français ne peut mentir. On finit par se rassurer.

4

Il y avait déjà un an et demi que Ramdane était en France.

Un soir de septembre, Fouroulou rentrait des champs avec son jeune frère, conduisant le troupeau de chèvres qu'il venait de faire paître. Près du village, les deux enfants rencontrèrent leur grand cousin Ahcène qui se dirigeait vers l'abreuvoir pour faire boire son âne. Ahcène se pencha sur Dadar, lui pinça la joue et lui dit:

- -Cours chez toi, devance ton frère, ton père est arrivé.

Les deux enfants se plantèrent au milieu du sentier, béants de surprise, n'osant ni bouger ni parler, pendant qu'Ahcène s'en allait tranquillement, en souriant. Fouroulou sursauta comme quelqu'un qui se réveille et piqua droit devant lui, abandonnant le troupeau et oubliant Dadar qui déployait de grands efforts pour suivre son aîné.

Le père Ramdane était à la maison. Des voisins et des voisines l'entouraient, pendant que Fatma, toute rayonnante, se tenait sur le seuil pour recevoir les visiteurs. Les enfants se frayèrent un chemin jusqu'à leur père qui les embrassa en riant de son gros rire.

- Fouroulou, que Dieu te le garde, est un homme à présent, lui dit une vieille.

- Que Dieu te donne la paix! Oui, il a grandi. Il en est temps, je suis usé.

- Toi? tu es plus solide qu'avant!

De fait, Ramdane avait changé: il avait grossi, sa figure et ses mains étaient presque blanches; il avait de belles couleurs. On aurait dit vraiment qu'il n'avait pas été malade.

- Et pourtant, il mangeait bien, même ici, dit Fatma; vous savez toutes, Dieu merci, que nous ne nous privons pas.

- Il n'y a pas de comparaison à faire entre la France et nous, lui répondit-on.

Fouroulou avait hâte de voir tout ce monde disparaître pour se retrouver seul avec ses parents. Dans un coin de la maison gisait un gros sac et une valise mystérieuse, et son regard allait irrésistiblement de ce côté. Quant à Dadar, sans plus de façons, il s'était assis sur la valise et s'acharnait des dents et des ongles sur la ficelle qui fermait le sac. Par pure jalousie, Zazou voulut l'en empêcher et il en résulta une bagarre qui attira é pendant un moment l'attention des grandes personnes.

Cependant Ramdane fut obligé de subir l'interrogatoire de tous ceux qui avaient des parents à Paris. Il répondait à tous avec complaisance et remit quelques commissions dont on l'avait chargé. L'individu qui sortit le dernier, à la grande satisfaction des enfants, fut l'oncle Lounis. Fouroulou, il est vrai, s'intéressa à la conversation des deux frères puisqu'elle se rapportait à l'accident et aux souffrances endurées à l'hôpital. Mais il savait qu'il avait tout le temps devant lui pour se faire répéter le récit. Pour l'instant, ce qui l'intéressait le plus c'était la fouille des bagages. Il était pressé aussi de parler de ses succès scolaires, dans l'intimité.

On tira du sac une douzaine de pains et des vêtements. La valise était bourrée également. Les pains furent coupés en morceaux et répartis entre les voisins. Fouroulou et sa sœur Titi faisaient la navette, allant chez l'un puis chez l'autre. L'oncle reçut deux pains entiers. Puis, cette même nuit, avant de s'endormir, Ramdane distribua les vêtements à ses enfants. Ces derniers s'en affublèrent sur-le-champ en un véritable carnaval. Ils se moquaient les uns des autres, riaient, s'embrassaient, se fâchaient. Finalement Dadar s'endormit avec les souliers dont on venait de le chausser, un gilet rouge tout flamboyant et un béret qui lui cachait les deux oreilles; Zazou avait disparu dans une gandoura destinée à la mère, sa tête seule émergeait et sur cette tête il y avait un châle de soie jaune dont les franges lui tombaient sur les yeux. Fouroulou, en homme ordonné, rangeait avec soin son

paquet au-dessus de son oreiller en défendant à quiconque d'y toucher. Baya et Titi, les plus grandes, serraient leurs
lots entre leurs cuisses et faisaient mine d'écouter attentivement leurs parents.
Ramdane racontait justement pour la deuxième fois comment l'accident était arrivé. Dans l'intention évidente d'intéresser ses enfants et en particulier Fouroulou, il tira son portefeuille, en sortit une liasse de papiers.
- Tiens, lis ça, si vraiment tu es instruit. Vois un peu où est passé ton père... Ce qu'il a souffert.
Fouroulou regarda les documents, mais n'y comprit rien. Il y avait l'en-tête « Hôpital Lariboisière », qui était parfaitement lisible, ainsi qu'un cachet violet. Pour lire le reste, qui était manuscrit, il aurait fallu le docteur lui-même. C'étaient des certificats; Fouroulou, après avoir bien examiné chaque feuille, les rendit à son père en hochant gravement la tête pour faire croire qu'il avait compris.
- Oui.
- Bon! Voici maintenant la blessure, ajouta le père en déboutonnant sa chemise. On m'a déchiré tout le ventre.
Ses enfants ouvraient de grands yeux. Il les rassura.
- Oh! ça ne fait rien, on a recousu après. Il`ne reste qu'une longue cicatrice.
Les enfants s'approchèrent de leur père et virent effectivement une cicatrice qui lui traversait le ventre sur toute la longueur, et en coupait le nombril. Ils touchèrent délicatement, de peur que la blessure ne se rouvrît. Aucun danger: c'était bien cousu.

Ensuite Ramdane prit dans la valise un long rouleau de papiers contenant plusieurs feuilles, comme un cahier. L'écriture en était grosse et belle: cette fois Fouroulou put lire et traduire assez bien; le père put constater pour de bon que son fils était instruit. C'était un jugement d'un tribunal civil de la Seine. En vertu de ce jugement, une société d'assurances se voyait condamnée à payer au « Sieur Menrad Ramdane » une rente viagère de soixante-quatorze francs par trimestre.
- Tu vois que ton père ne se laisse pas faire, dit Ramdane à son fils. J'ai perdu ma cause devant une justice de paix, mais j'ai fait appel au tribunal et j'ai gagné.
Pourquoi la justice de paix et le tribunal? C'est que Menrad travaillait dans les fonderies d'Aubervilliers. Il y travaillait sans cesse, comme dans son champ en Kabylie. En plus des heures supplémentaires, tous les jours, il y travaillait même les dimanches. Et c'est précisément un dimanche qu'un tombereau lancé sur rail le coinça contre un mur. Il fut hospitalisé à l'infirmerie de la compagnie et se crut guéri au bout d'une semaine. Il n'avait aucune blessure apparente, mais il souffrait de douleurs internes. Le médecin le pressa de quitter l'infirmerie. Menrad ne demandait pas mieux que de reprendre son travail. Il avait hâte de gagner de quoi payer ses dettes pour retrouver ses enfants. Il

sortit donc et retourna à l'usine. Dés la fin de la première journée, en arrivant dans sa chambre, les douleurs revinrent, beaucoup plus aiguës. On l'hospitalisa de nouveau, presque mourant, à Lariboisière et l'on dut l'opérer. Il y passa trois mois, trois interminables mois de souffrances et d'angoisse, loin de ses enfants et de son pays.

Lorsqu'il demanda à la compagnie l'indemnité qu'elle paie ordinairement aux accidentés du travail, elle la lui refusa et il l'attaqua en justice. Des âmes charitables l'aidèrent, le conseillèrent, lui indiquèrent où il fallait s'adresser. Après bien des aventures qu'il n'oubliera jamais, il obtint « l'assurance » qui lui était due et une rente viagère qu'il n'avait jamais sollicitée, n ni espérée. Si Fouroulou avait pu imaginer cette histoire au concours des bourses, il aurait certainement ajouté un paragraphe à sa rédaction en racontant tous les tracas de son père, ce qui sans doute aurait bien étonné les examinateurs.

Comme toutes ces choses dont parlait Ramdane étaient déjà du domaine du passé, chacun, après tout, fut de l'avis de Fatma. Fatma se félicitait carrément de l'accident qui rapportait à la famille environ trois mille francs d'un seul coup. Or ces trois mille francs auraient exigé du père encore une année d'absence. Ramdane en convint. Il revenait de France le ventre recousu mais suffisamment riche pour payer ses dettes et retrouver sa tranquillité d'antan. Il avait près de dix mille francs en poche! Sa petite pension lui garantissait son tabac à priser, jusqu'à la mort.

Les médecins lui avaient conseillé un an d'inactivité absolue avec une nourriture saine et abondante. Ils ignoraient, sans doute, qu'un Kabyle a la peau dure et ne se conforme à leurs prescriptions que lorsqu'il n'a plus la force de leur désobéir. Ramdane, pour sa part, savait qu'il se portait bien. Son champ l'attendait. Ses amis et ses ennemis le guettaient. Il allait montrer à tous qu'il était toujours aussi fort. Il ne s'accorda que deux jours de repos...

C'était au mois d'octobre, Fouroulou qui venait de quitter l'école accompagnait régulièrement son père au champ et partageait ses travaux. On avait acheté des bœufs, des moutons, un âne. Chacun dans la famille avait fort à faire. Les bons jours semblaient vouloir revenir. Le père Ramdane était heureux de trouver en son fils une aide appréciable. Sans plus tarder, il s'avisa de lui parler comme on parle à un jeune homme, non plus à un enfant. Un après-midi, ils étaient tous deux sur l'aire près du gourbi qui renfermait les claies à figues. Le père était en train de raccommoder le bât de l'âne rongé par les rats pendant sa longue absence.

- Vois-tu mon fils, dit-il, la paire de bœufs est à nous ainsi que l'âne et les moutons. Je peux encore acheter deux autres moutons. Nous sommes deux. Ce n'est pas au-dessus de nos forces. Au printemps, nous vendrons les bœufs pour acheter une paire plus petite. Nous vendrons aussi trois moutons, nous pourrons avoir une vache. Nous

aurons également un peu d'huile en plus de notre consommation. L'été prochain, j'irai avec l'âne vendre des légumes pendant que tu t'occuperas des animaux et des terres avec tes sœurs. Bientôt nous remplacerons l'âne par un mulet. Je me livrerai alors au commerce. Tu m'accompagneras de temps en temps dans les marchés pour te mettre au courant. Je crois que, grâce à Dieu, nous ne serons plus malheureux.

Au fur et à mesure que le père développait ses projets, Fouroulou le suivait avec surprise. Il voyait s'ouvrir devant lui des horizons auxquels il n'avait pas songé ; il se voyait devenir fellah, il voyait grâce à lui le bien-être pénétrer chez eux. Mais il était un peu sceptique. Il avait un autre rêve, lui. Il s'était toujours imaginé étudiant, pauvre, mais brillant. Il s'était habitué à l'image de cet étudiant, il avait fini par la chérir. Et voilà que son père, en quelques minutes, par de solides raisons, avait réussi à la chasser comme un fantôme. Pourtant, il murmura, par acquit de conscience:

- Et si on m'accorde la bourse? je pourrai continuer mes études sans t'occasionner de frais. Le maître me l'a dit!

- D'abord on ne t'a rien accordé du tout, puisque les vacances sont terminées et qu'on ne t'a pas écrit. Ensuite, même si l'argent arrive, crois-tu que nous sommes faits pour les écoles? Nous sommes pauvres. Les études, c'est réservé aux riches. Eux peuvent se permettre de perdre plusieurs années, puis d'échouer à la fin pour revenir faire les paresseux au village. N'est-ce pas le cas du fils de Saïd, l'usurier? À Agouni, il y en a deux ou trois autres. Je me suis renseigné. C'est très difficile, les Français ne donnent pas de places pour rien. Tandis qu'en restant ici tu rapporteras autant que moi et nous ne manquerons de rien. Dans deux ou trois ans, tu seras assez fort pour aller travailler en France. Tu verras alors qu'avec tes deux certificats, tu te débrouilleras mieux que nous tous. Tu ne connaîtras pas les misères que j'ai connues. C'est très beau, la France, tu verras tout, tu comprendras tout. À ton retour, nous te marierons. Telle est la vie que je te propose. C'est la seule qui nous convienne. Ton frère grandira, tu le guideras. Tes sœurs se marieront. Tu me remplaceras en toutes choses et je pourrai mourir tranquille.

Fouroulou écoutait silencieusement et admirait cette sagesse. Quand son père parla de mariage, il baissa la tête, rouge de honte. Ramdane avait les yeux sur le bât n qu'il cousait. Il avait fini de parler. Il n'y avait rien à répliquer puisque la raison sortait de sa bouche. Ils se turent un moment, chacun réfléchissant à ces graves paroles. Puis Ramdane indiqua à son fils un travail à faire. Fouroulou se leva docilement et s'éloigna.

Le soir, en rentrant au village, ils trouvèrent une lettre du directeur du collège de Tizi-Ouzou annonçant que la bourse était accordée et qu'une place était réservée au nouveau boursier qui devait se présenter sans retard. C'est ainsi que le hasard aime à éprouver les gens.

Le garçon fut ébloui, lui qui commençait à désespérer. L'image de l'étudiant pauvre revenait à son esprit avec toutes ses séductions. Elle était plus attachante encore maintenant qu'elle pouvait devenir une réalité. Le père, lui-même, commençait à y croire. Était-il homme à abandonner bêtement au « baylek » les cent quatre-vingts francs qu'il se disposait à donner mensuellement à son fils? Non! n'est-ce pas? Ni lui ni Fouroulou ne voulurent revenir sur ce qui avait été dit au champ. Ils l'oublièrent d'un commun accord. Ils ne parlèrent plus que de la bourse, de l'école, des études. Fouroulou fut le héros de la soirée. Ses sœurs le considérèrent avec respect. Fatma prépara un souper en son honneur tandis que lui et son père, un peu à l'écart, parlaient de choses sérieuses. Il fallut préparer le départ. Rien n'était facile, mais il y avait de l'argent à la maison et avec l'argent, dit sentencieusement Ramdane, on vient à bout de toutes les difficultés».

Ramdane avait raison. Dés le lendemain, on se mit sérieusement au travail. On alla voir le directeur pour se renseigner, se faire inscrire; on envoya acheter le matériel nécessaire à Alger, on dépensa beaucoup d'argent et le nouvel étudiant, ayant à peu prés tout ce qu'il fallait, put, après le congé de la Toussaint, entrer au collège.

Le père Menrad n'était pas dupe. Il savait très bien que son fils n'aboutirait à rien. Mais, en ville, Fouroulou serait nourri mieux que chez lui, il grandirait loin de la dure existence des adolescents de chez lui. Puisque l'État voulait bien aider à l'élever, Ramdane ne s'y opposait pas. L'essentiel était de voir son fils devenir vite un homme afin qu'il partageât avec lui le soin de nourrir la famille.

Fouroulou, pour sa part, n'y voyait aucune malice. Il était sincère. Il allait candidement au collège dans l'intention d'obtenir son brevet, puis d'entrer à l'école normale pour devenir instituteur.

Fouroulou, en partant, laissa sa famille dans la tristesse. Tous le regrettaient. La maison, elle-même, parut plus triste. Le soir, lorsqu'on se rassembla pour souper, chacun s'aperçut du vide. Ils avaient l'impression que la famille était beaucoup plus petite que la veille comme si le jeune homme valait à lui seul trois ou quatre personnes. Puis on parla de lui, uniquement de lui. Les sœurs rappelaient leurs torts envers le futur grand homme, regrettaient de ne l'avoir pas supporté en maintes et maintes occasions, promettaient de le chérir tendrement. La mère aurait voulu lui envoyer toutes les bouchées de couscous qu'elle prenait. Elle s'inquiétait de la façon dont il ferait son lit ce soir-là; elle s'inquiétait parce qu'il coucherait seul désormais, n'ayant personne pour le surveiller dans son sommeil; elle était triste de le savoir loin de ses soins et de sa tendresse. Le père essaya en vain de la rassurer. Fatma avait les larmes aux yeux. Il toussa trois ou quatre fois pour se donner du courage.

Pourtant, Fouroulou était tranquille et bien installé. Couchant pour la première fois de sa vie dans un vrai lit, après avoir mangé des choses que ni sa mère ni ses sœurs ne pouvaient même imaginer, il était loin de songer à sa famille. Ces trois dernières journées avaient été remplies d'événements importants; il les avait vécues comme en un rêve et, avant de s'endormir, il avait besoin de les revivre dans les moindres détails pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreurs, que son bonheur était réel.

Samedi soir: il est chez lui. Il vient de recevoir son maigre trousseau. Le directeur comptait l'inscrire parmi les internes, le père a refusé parce qu'il n'a pas assez d'argent. Il est donc inscrit comme externe mais on ne trouve pas de chambre à louer. Pour la nourriture, il y aura la gargote. Le père revient à la maison dans l'incertitude. Il faudra peut-être en attendant se résigner à coucher à l'hôtel. Gros frais en perspective. Ramdane est dans l'embarras. Abandonner son fils à lui-même dans une ville ? Se remettre à emprunter pour pouvoir l'entretenir à l'internat ? Le directeur pourtant a beaucoup insisté.

Dimanche matin: la Providence n'abandonne jamais les malheureux. Elle se présente à Fouroulou sous la figure sympathique d'Azir. Azir est un garçon d'Agouni du même âge que lui. Il est élève du collège. Il a entendu parler de Fouroulou et de sa bourse. Il vient le voir à Tizi. Son abord inspire tout de suite la confiance. Il est blond avec des yeux bleus. Sa bouche sourit continuellement d'un de ces larges sourires qui attirent l'amitié. Il a le don de simplifier les choses les plus compliquées.

- Je suis externe, moi aussi, dit-il à Fouroulou, et boursier comme toi. Nous sommes du même pays. J'ai hâte de n'être plus seul. Si tu le veux, nous vivrons ensemble et nous serons amis.

Fouroulou eut envie de l'embrasser. Azir venait au devant des difficultés. On n'avait pas besoin de l'interrompre ou de le questionner.

- Mon père n'est pas assez riche pour me payer l'internat. Il y a, à Tizi-Ozou, un missionnaire protestant qui loge les élèves venant de la montagne. J'habite chez lui. Nous sommes une trentaine. J'ai déjà parlé de toi. Nous aurons une chambre, l'électricité, une table, des chaises, deux lits. Le matin, on nous donne du café et du pain. Et tout cela pour rien. La mission se trouve à deux pas du collège.

C'était vraiment incroyable. Azir expliqua qu'un missionnaire est un homme de bien, fait pour aider les pauvres, à peu près dans le genre des Pères Blancs. En plus de tous les services qu'il rendait aux malheureux montagnards, chaque soir, il les réunissait dans une grande salle pour leur parler de religion, les conseiller, les éduquer. C'était admirable. Fouroulou fut très content. Il accepta d'emblée. Il reçut quelques recommandations d'ordre pratique (bagages à emporter, argent, livres) qu'il écouta d'une oreille distraite. Rendez-vous fut pris pour le lendemain matin. Il quitta son nouveau camarade avec regret pour aller achever ses préparatifs et rassurer son père en

lui annonçant la bonne nouvelle. Ramdane, à son tour, crut difficilement ce que son fils lui racontait. C'était un miracle ! Dieu venait à leur secours.

Lundi matin : départ précipité pour arriver avant huit heures. En auto pour la première fois ! Le jeune homme rêve-t-il ou non ? Entrée au collège avant même de voir M. Lembert, le missionnaire. Fouroulou se sent perdu dans une foule d'élèves. Il ne se reconnaît plus. Il est en costume européen comme les autres. Azir, avant d'entrer, lui a noué soigneusement sa cravate, en connaisseur. Personne ne fait attention à lui, il marche dans l'ombre d'Azir, rougit à chaque instant, sans motif. Il a peur d'ouvrir la bouche. Des garçons lui serrent la main parce qu'ils viennent de serrer celle de son ami. Il salue, lui aussi, en passant devant des professeurs indifférents. Il entre en classe, ouvre comme les autres un cahier pris au hasard dans son cartable, se met machinalement à suivre le cours, imite tous les gestes. Heureusement, on ne s'aperçoit pas de sa présence. Il n'est pas inquiété. Le supplice dure une heure. Il suffoque, il se dit qu'il n'est pas à sa place. Allons donc, l'ex-gardien de troupeau ! Est-ce pour lui, cette grande classe aux larges baies vitrées, aux tables neuves et brillantes, toute cette propreté qu'on craindrait de souiller même à distance ? Est-ce bien pour lui, cette belle dame qui parle, qui explique, qui interroge avec politesse, qui dit « vous » à tout le monde ? A-t-il enfin la mine d'un camarade pour tous ces garçons bien vêtus, bien élevés, à l'air si intelligent ? Il lui semble être un intrus dans cette nouvelle société qui l'éblouit. Azir qui n'est pas loin de lui se tourne de temps en temps pour l'encourager d'un sourire. Son cœur déborde de reconnaissance. À la récréation, il commence à se rassurer. Les élèves sont généralement aimables le premier jour Si ceux des autres classes ne le remarquent même pas, ses nouveaux camarades par contre —quelques-uns d'entre eux tout au moins— mettent une certaine coquetterie à attirer son attention: l'un fait de l'esprit pour le faire rire, un autre explique avec fougue un théorème que tout le monde a compris aussi bien que lui, un troisième déclame comiquement les imprécations de Camille. Menrad est prêt à admirer tous ceux qui le voudront. Il admire tout le monde. Il se voit si obscur, pitoyable, écrasé;

À onze heures, avec son ami, il déjeune à la gargote d'une soupe, d'un plat de pommes de terre avec de la viande et de la salade. C'est un festin ! Mais il goûte à tout du bout des dents; il n'a pas faim; son estomac est contracté.

À quatre heures, il se rend chez M. Lembert.

M. Lembert est un homme admirable. Sa haute taille légèrement voûtée, sa démarche un peu raide, comme celle d'un officier, la longue barbe qui orne sa belle figure inspirent un respect mêlé de crainte. Il a aussi une voix forte, grave, mesurée. Mais près de lui, quand il vous a regardé de ses yeux pleins de franchise, de douceur, de naïveté, le

respect se transforme en confiance absolue. Il s'empare de vous avec simplicité, s'accorde avec assurance le droit et le pouvoir de vous guider. Vous vous laissez faire avec joie. Chaque élève, au collège, sent le poids de ses responsabilités. Quand il fait son petit examen de conscience, il se dit que ses parents se sacrifient en payant les frais des études. Le succès ne dépend que des enfants. Le devoir de ces derniers est donc bien clair. Pour les « lembertistes », il n'en est pas ainsi. Le missionnaire endosse tranquillement cette responsabilité à leur place. Ses hôtes n'ont plus qu'un souci : lui donner satisfaction. Et lorsqu'il est satisfait, il est difficile à n'importe quel parent de ne pas l'être. Il est tour à tour un maître sévère, un père attentif, un camarade de jeux pour tous les déracinés qui habitent chez lui. Il fait donc une excellente impression sur FourouIou.

- C'est toi, Menrad ?

- Oui, monsieur.

- Non ! il faut dire: oui, chef.

- Oui, chef.

- Azir m'a parlé de toi. Tu habiteras la même chambre que lui. Elle est prête. Tu prendras vite les habitudes de la maison. Ici, on doit bien se conduire. Tu ne fumes pas, j'espère ?

- Non, chef.

- C'est bien. Parle-moi un peu de ta famille.

Menrad parla des siens et de leurs ressources avec assez d'exactitude et le missionnaire comprit tout de suite qu'il avait affaire à un pauvre diable. Un de plus.

- Tu as ta bourse, c'est l'essentiel. Mais pour la garder, il te faut bien travailler. Tous tes camarades travaillent bien. Tu les imiteras. Et puis tu seras scout !

- Oui, chef, répondit Menrad à tout hasard.

- On t'expliquera, tu sauras bientôt ce que c'est.

Menrad avait quitté ce brave homme tout à fait à l'aise, se sentant définitivement incorporé à la grande n famille des « lembertistes ». Quel réconfort pour lui ! Dans la même soirée, il avait eu l'occasion de coudoyer plusieurs de ces fameux « scouts ». Ils lui avaient paru particulièrement serviables.

Ainsi, sa première journée était terminée. Avant de s'endormir, il la revoyait tout entière. Il était heureux et il bénissait Dieu. S'il ne pensa pas longuement à son jeune frère, à ses sœurs, à ses parents, il se rappela, toutefois, son ami d'enfance, Akli, qui était resté berger dans la montagne. Alors que lui, Menrad...

La mission Lembert, séparée du collège par la largeur d'une rue, est située en haut de la ville. Elle occupe un terrain carré d'une soixantaine de mètres. À l'un des angles se trouve le logement de la famille. À côté, il y a la salle du culte, une grande salle nue, avec des chaises, une table noire, un harmonium. Les chambres d'élèves occupent tout un côté du carré: six au rez-de-chaussée, six au premier étage. Il y a une cour fermée, un jardin bien entretenu avec un bassin ombragé, deux tonnelles et deux larges bancs. C'est dans cette

demeure hospitalière que Menrad et son ami Azir passèrent quatre années; c'est là qu'ils goûtèrent bien des fois en commun une joie sans mélange, fruit de leur persévérance; c'est là que se cimenta entre eux une de ces amitiés que le temps ne peut pas détruire parce qu'elle n'a pour objet que la mutuelle estime et la mutuelle compréhension.

Menrad ne tarda pas à perdre le complexe d'infériorité qui lui enlevait tous ses moyens. Quand il s'aperçut que ses camarades n'étaient pas des « phénomènes », il se mit résolument au travail pour acquérir un rang honorable. Il ne tarda pas, tout comme son ami, à passer pour un « bûcheur ». Ni l'un ni l'autre ne considéraient ce qualificatif comme une injure. Très vite on se le tint pour dit et on les laissa tranquilles.

Tous les dimanches, ils allaient dans la forêt sous la conduite du chef, s'initier aux joies du scoutisme. Menrad s'étonnait que de grandes personnes, comme le missionnaire, perdissent leur temps à des choses si puériles. Les bergers de chez lui faisaient donc du scoutisme sans le savoir ? Pour la théorie, la morale, les différents articles de la « loi de l'éclaireur », c'était inattaquable. L'enthousiasme des deux jeunes montagnards diminua beaucoup cependant lorsqu'ils constatèrent qu'un éclaireur, malgré tout, peut être hypocrite, jaloux, menteur. Mais il est vrai que le chef était un éclaireur au sens le plus noble du mot. Azir et Menrad ne tardèrent pas à subir ces sorties du dimanche comme des corvées. On ne les vit jamais rechercher un grade quelconque ; ils ne s'intéressaient qu'à leur travail de classe. Le chef s'en aperçut. Puisqu'ils donnaient satisfaction par leur conduite, il ne pouvait rien exiger de plus.

Ils adoptèrent la même attitude au cours des réunions du soir, à la salle du culte. Ils y allaient régulièrement, lisaient un verset de la Bible comme tout le monde chantaient des cantiques avec application, écoutaient respectueusement le commentaire du chef et revenaient dans leur chambre reprendre sans hésitation leur travail interrompu. On ne les voyait jamais demander un éclaircissement sur un verset quelconque, ni aller au salon se faire expliquer tel ou tel point de religion ou demander au pasteur de prier pour eux. Le missionnaire recevait souvent, avec plaisir, des visites de ce genre plu ou moins sincères. Mais, ces deux garçons, il sentait très bien qu'ils lui échappaient. Leurs deux volonté bien unies n'en formaient qu'une, difficile à apprivoiser. Il n'y avait pas moyen de les séparer. Pourtant, ils n'y mettaient aucune malice. Ils n'avaient aucune aversion pour la religion protestante. Au contraire, à la longue, ils se prirent à l'aimer pour sa simplicité et son indulgence. Ils connurent à fond la Bible et le Nouveau Testament. Ils prenaient plaisir à chanter, même seuls, les cantiques qu'ils avaient appris à la gloire du Crucifié. Souvent, dans le secret de leur cœur, ils prièrent comme ils avaient vu prier.

Mais seules les études avaient de l'importance à leurs yeux. S'ils habitaient chez le missionnaire c'était pour pouvoir mieux travailler. Leur volonté de réussir était farouche, leur fermeté inébranlable. Ils

passèrent ainsi, de gaieté de cœur, quatre années (de quinze à dix-neuf ans), leurs années d'adolescence, celles dont dépendent, pour chaque homme, sa santé et son bonheur futurs. Pendant le jour, c'était la classe. Le soir, après le culte, ils travaillaient à la lumière électrique jusqu'à dix heures puis allumaient une bougie et ne s'endormaient jamais avant minuit ou une heure du matin. Quelquefois, le muezzin du village kabyle les surprenait devant leur livre lorsqu'il lançait son chant matinal pour la première prière.

Oh ! les longues nuits d'hiver ! Ils s'en souviendront toujours. La maison est plongée dans le silence. Dehors, le vent souffle, la pluie crépite sur le toit. Tout dort. Seule, par les interstices des volets, leur chambre laisse filtrer une faible lueur. C'est la bougie qui brûle. Ils sont assis, enveloppés dans leur burnous, devant les cahiers ouverts, l'un en face de l'autre. Ils ne parlent pas. Ils étudient. Ils luttent contre le sommeil. Leur pauvre cervelle est fatiguée. Ils envient les camarades qui déjà dorment sagement. Mais ils s'obstinent. Pendant quatre ans, ils ne sont jamais allés en classe sans être sûrs d'eux-mêmes, sans savoir à fond tous leurs cours. Plus tard, lorsque Menrad sera à l'école normale et qu'il ne pourra plus fournir le même effort, il s'apercevra avec stupeur que bien souvent il s'était dépensé inutilement.

En plus de cet effort auquel ils s'astreignaient, ils se privaient le plus qu'ils pouvaient. Les livres d'histoire naturelle avaient beau leur parler de calories, de rations d'entretien et de croissance, ils n'en croyaient rien. Ils avaient acheté un réchaud et préparaient leurs repas, eux-mêmes, dans leur chambre. Des pommes de terre, toujours des pommes de terre ! C'était facile à préparer, bon à manger. Pour Menrad surtout, elles évoquaient de savoureux souvenirs. Mais au bout de deux ans de ce régime, il se brouilla sincèrement avec elles. Quant à Azir, allez lui parler de pommes de terre, si un jour, vous faites sa connaissance ! Quelquefois, pour changer, ils prenaient à la hâte, vers onze heures, un repas froid: un demi-pain pour deux, un pot de confiture à soixante-dix centimes et c'est tout. Sur les cent quatre-vingts francs qu'ils touchaient chaque mois, ils en dépensaient chacun quatre-vingts et donnaient le reste à leurs parents.

De temps en temps, d'ailleurs, Ramdane et Moband, le père d'Azir, allaient les voir et passaient la nuit avec eux. Ils se félicitaient tous deux d'avoir des fils si économes et les engageaient à persévérer. Le père Ramdane était très heureux. Tout le monde au village disait du bien de Fouroulou et, vraiment, les études ne coûtaient rien. Cependant, il est juste de dire aussi que l'aide de son fils lui manquait beaucoup. Bientôt Ramdane fut obligé de renoncer à la paire de bœufs pour s'occuper uniquement de ses figuiers et de ses oliviers. Pendant les grandes vacances, lorsque l'étudiant rentrait chez lui, il se croyait obligé de l'entretenir autrement que les bergers: une tasse de café le matin, de la viande de temps en temps, un peu de semoule pour le couscous. La famille s'habituait à ce luxe et les économies

s'en allaient. Lorsque le jeune homme se présenta au brevet, il fallut emprunter pour lui acheter un costume et payer ses frais de séjour à Alger. Ramdane hésita longtemps avant de s'adresser à un usurier. Mais quand la chose fut faite, il admit avec facilité les avantages d'une telle transaction qui tire si bien un homme de l'embarras. Il finit par prendre goût à ces emprunts à longue échéance et il se mit à s'endetter au fur et à mesure des besoins. Il en avait assez de lutter. Les temps devenaient de plus en plus difficiles; il se déchargeait du poids de la famille sur le plus exigeant des créanciers qui, à son tour, au moment voulu, déposerait le fardeau alourdi par ses soins sur les épaules toutes neuves de Fouroulou.

Tout occupé à ses études, Fouroulou ignorait le drame de sa famille. À seize ans, il avait conscience de jouer son avenir sur des théorèmes de géométrie et des équations d'algèbre alors que ses camarades s'inquiétaient surtout de leur toilette et rêvaient aux jeunes filles. -

Fouroulou était susceptible et rancunier. Il en voulait à tous ceux de son village qui refusaient de le prendre au sérieux et qui riaient de la naïveté des Menrad. Au début de sa deuxième année de collège, après une excellente première année, il faillit tout lâcher. La bourse n'avait pas été renouvelée, on ne savait pourquoi. Le directeur attendit un mois, deux mois. Fin décembre, ne voyant rien venir, il avertit les boursiers qui durent s'en retourner dans leurs villages tristement. Ce fut un deuil dans la maison des Menrad. Il n'était plus question de trouver encore de l'argent pour continuer à 1 maintenir à l'école. Cette pensée n'effleura personne Ils savaient tous que Fouroulou resterait avec eux, qu'il redeviendrait berger, qu'on lui avait ouvert inconsidérément un espoir et que maintenant il fallait déchanter.

Au village, après le nouvel an, une fois les vacances terminées, on commencerait à s'étonner, puis ce seraient les railleries habituelles. Fouroulou, à cette idée, pleurait en cachette, se disait qu'il était déshonoré et qu'il ne pourrait plus se montrer. Pourtant, on ne l'avait pas renvoyé pour incapacité ou mauvaise conduite. Il revenait chez lui parce qu'il n'y avait plus d'argent. Le directeur avait promis d'écrire à l'académie d'Alger, il avait parlé d'omission, d'oubli, d'erreur. On ne pouvait pas supprimer d'un seul coup toutes les bourses d'un établissement ! Mais comment faire entendre cela aux railleurs ?

Après Noël; Fouroulou passa une affreuse semaine à Tizi. Ceux qui le rencontraient commençaient par lui témoigner une pitié insultante qui le rendait malade. S'il tentait d'expliquer qu'on lui restituerait bientôt sa bourse et qu'il ne restait au village que dans cette attente, on hochait la tête et on lui conseillait de n'y plus songer. Il lui arrivait de se fâcher à en avoir les larmes aux yeux. Alors on riait de lui, on

l'insultait.

- Fils de Ramdane, ils t'ont balancé, hein ! Il te reste les chèvres, comme nous tous !

- Mais non, je retournerai à l'école !

- Avec l'argent de l'usurier, peut-être ?

- -Qu'est-ce que cela peut te faire ?

- -Tu es idiot. Au lieu d'aider ton père, tu vas le ruiner.

Cependant son père lui-même semblait ébranlé et regrettait d'avoir engagé son fils dans une voie si difficile lorsqu'on est pauvre. Au cours de cette semaine Fouroulou fut terriblement éprouvé. La bêtise sentencieuse des uns l'écœurait, la jalousie des autres le révoltait. Le sort était injuste, les hommes étaient injustes. Tout lui était hostile, mais il comprit à la longue que l'hostilité des gens, leur mauvaise joie, leur haine, venait de ce qu'on l'avait pris au sérieux. On l'avait cru capable de réussir, de relever les Menrad. Et maintenant...

Lorsque finalement arriva la lettre qui apportait la bonne nouvelle, il retourna à Tizi-Ouzou le cœur gonflé de joie, avec la farouche résolution de travailler jusqu'à l'épuisement pour réussir. Sa mère parla de porter une offrande à la koubba, mais lui savait très bien que l'offrande ne pourrait influer sur son destin. Il se savait seul pour un combat qui lui apparaissait sans merci.

À l'âge où ses camarades s'éprenaient d'Elvire, lui, apprenait « Le lac » seulement pour avoir une bonne note. Mais comme il débitait son texte d'un ton hargneux, au lieu d'y mettre comme il se doit la douceur mélancolique d'un cœur sensible et délicat, le professeur le gourmandait et Fouroulou allait s'asseoir plein de rancune.

Fouroulou ne savait pas très bien comment le travail acharné le tirerait de la misère, lui et les siens. Mais il faut lui rendre cette justice : il ne doutait pas des vertus de l'effort. L'effort méritait salaire et ce salaire, il le recevrait.

Lorsqu'il fut admis au brevet, ses parents et même les gens du village comprirent enfin qu'il n'avait pas tout à fait perdu son temps. Mais le brevet offre peu de débouchés. Il faut encore affronter les concours. Fouroulou rêvait toujours d'entrer à l'école normale.

Chaque année, aux grandes vacances, il revenait parmi les siens. Il avait alors le temps d'oublier la ville et la ville l'oubliait. Il se transformait peu à peu, se laissait reprendre par les camarades, la djemaa, le caté, les travaux des champs, le village tout entier. Et chaque fois, au 1er octobre, il fallait s'arracher de nouveau à la montagne puis débarquer en paysan parmi des condisciples qui hésitaient à le reconnaître, tout bruni, endurci par les tâches de l'été.

Fouroulou, pourvu du brevet, retourna donc au collège. Il y allait pour une dernière année ! Son diplôme lui donnait de l'assurance bien

que la situation matérielle de ses parents fût plus difficile que jamais. Au village, on ne le considérait plus comme un enfant. Son père, à tout propos, demandait son avis; les oncles et les cousins l'invitaient aux réunions ; des gens venaient le consulter ou se faire écrire des lettres difficiles. On lui donnait de l'importance, mais Fouroulou n'en tirait aucune vanité. Il aurait voulu qu'on le conseillât lui-même, qu'on l'encourageât, qu'on le soutînt. Il se sentait seul. On lui faisait confiance alors qu'il aurait aimé faire confiance à quelqu'un, suivre aveuglément ses conseils, n'avoir à s'occuper que de son programme d'études. Son père lui avait dit avant son départ:

- Va, mon fils, Dieu sera avec toi. Il te montrera le chemin.

Sa mère l'avait embrassé tendrement et souriait avec un orgueil naïf. C'était clair. Les parents ne doutaient plus de rien. Ils étaient sûrs de sa réussite. Leur fils, tout naturellement, réussirait une fois de plus, et ils seraient heureux.

Lui savait très bien que s'il échouait, les portes de l'école normale seraient à jamais fermées pour lui car il était à la limite d'âge exigée pour le concours. Il aurait encore à travailler seul, dans de mauvaises conditions. Ses parents ne pouvaient savoir qu'en cas d'échec, il demanderait à partir en France. Cette idée l'avait hanté tout l'été. En France, il trouverait à s'embaucher en usine comme manœuvre. En Algérie, il était pris dans cette alternative : ou devenir instituteur, ce qui signifiait l'aisance pour toute sa famille, ou devenir berger.

À mesure que les jours passaient, le concours paraissait inaccessible et effrayant. Fouroulou, tout en travaillant, se décourageait. Il se voyait en juin, retournant au village avec ses livres inutiles, son parchemin inutile, accueilli par sa mère en larmes, mais indulgente, comme toujours, par son père déçu et misérable. Il imaginait le mépris de tous les autres. Par moments aussi, il se sentait confiant. Il jouait le sort des siens, leur dernière carte. Une semaine avant le grand jour, il se trouvait dans ces dispositions d'esprit. Son père était descendu à la ville pour lui apporter un peu d'argent destiné à assurer ses frais de séjour à Alger. Ils sortirent sur la route nationale et se promenèrent en attendant que passât le camion qui devait reprendre Ramdane.

- Tu vas à Alger, dit celui-ci. Vous serez très nombreux, là-bas. On n'en choisira que quelques-uns. Le choix, c'est toujours le hasard qui le fait. Tu vas à Alger comme tes camarades. Nous, là-haut, nous attendrons. Si tu échoues, tu reviendras à la maison. Dis-toi bien que nous t'aimons. Et puis, ton instruction, on ne te l'enlèvera pas, hein ? Elle est à toi. Maintenant je remonte au village. Ta mère saura que je t'ai parlé. Je dirai que tu n'as pas peur.

- Oui, tu diras là-haut que je n'ai pas peur.